

Croyants non pratiquants. Effort de compréhension

De nos jours, il n'est pas rare d'entendre la déclaration suivante: Je suis croyant mais non pratiquant. Si la déclaration de la foi doit s'accompagner de celle de la non pratique, cela signifie que l'on reconnaît à la foi non seulement le fait de croire mais aussi une pratique qui lui est inhérente. Dans ce qui va suivre nous tâcherons de décrypter cette pratique en cherchant à savoir sa nature et les raisons pour lesquelles une catégorie des croyants la rebute. Les questions suivantes nous serviront de fil conducteur : Est-il possible de croire sans pratiquer? La foi n'implique-t-elle pas une pratique, n'oblige-t-elle pas spirituellement ? Si tel est le cas, à quoi oblige-t-elle ? La question de la pratique mérite, également d'être débattue. Qu'entend-on de manière générale par la pratique et la non pratique ? Si la foi implique nécessairement une pratique, où peut-elle se déployer? Est-ce dans l'Église et/ou dans la société? Chacune de ces interrogations nécessite un approfondissement pour essayer de comprendre la déclaration des croyants qui se proclament non pratiquants mais aussi de leur montrer l'incompatibilité d'une foi qui ne s'exprime pas par les oeuvres. Nous commencerons d'abord par la thématique de la foi pour culminer ensuite vers celle de la pratique. Nous terminerons par une conclusion qui, sans condamner les positions des uns et des autres, apportera une lumière à la pratique liée à la foi.

La foi

Nous allons nous atteler à une analyse sémantique non seulement du concept de foi mais aussi de la réalité qu'il représente. En latin, la foi est traduite par le vocable *fides* qui signifie la foi, la fidélité et la confiance en quelqu'un, et en grec par *pistis*, c'est-à-dire confiance. L'idée qui se dégage du concept et de la réalité de foi est celle de la confiance et de la fidélité. Nous pouvons dès lors comprendre l'usage du verbe croire employer pour exprimer l'attitude de foi envers quelqu'un. Je crois en toi, signifie tout simplement que je te fais confiance. Tu ne pourras jamais me trahir, étant donné ta fidélité et ta loyauté envers moi. Je peux tout te confier sans le moindre soupçon d'une déception. Je peux te livrer mes secrets même les plus intimes sans craindre qu'ils soient dévoilés. Je peux te confier un travail avec la conviction qu'il sera réalisé. Dans cette perspective, la foi suppose l'amour. Les enfants, surtout en leur bas âge, adulent leurs parents pour ne pas dire les adorent. Voilà qui explique tout le respect qu'ils ont à leur endroit. N'ayant pas encore un esprit critique fort avancé, ils acquiescent, enterrinent, tout ce qu'ils entendent d'eux. La parole des parents est pour eux porteuse d'une vérité évangélique. Ils savent que les parents sont toujours disposés à leur faire du bien et par conséquent, sont incapables de leur faire du tort. Nous saisissons dès lors pourquoi Jésus a comparé le royaume de Dieu avec l'attitude des enfants à l'égard de leurs parents. *“Laissez venir en moi les petits enfants, ne les empêchez pas car le Royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent”* (Mt 19,14) *Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaumes des cieux* (Mt 18.3) Est-ce pour infantiliser les adultes que Jésus leur demande d'adopter l'attitude des enfants? Rien de tel comme nous allons le voir dans le contexte religieux.

Si dans le contexte normal de la vie quotidienne, avoir la foi, c'est concrètement faire preuve de confiance, aduler, aimer les personnes humaines, en l'occurrence les parents, dans la perspective spirituelle, donc religieuse, celle qui nous intéresse, avoir la foi, c'est croire à des

réalités divines, célestes, supraterrrestes et aux vérités qu'elles révèlent. C'est adhérer à leurs personnes, tenir pour vraies les vérités venant d'elles. Ce changement de registre implique également de grandes différences sémantiques. Certes, même si dans les deux contextes, on utilise le verbe croire pour exprimer la foi, le sens de ce verbe se transmute également. Cela s'entend bien dans la mesure où les parents sont des êtres visibles, proches mais les personnes divines ne le sont pas de manière concrète. Elles sont invisibles et transcendantes. L'expression "ciel" dans le registre religieux, traduit bien cette distance qui nous sépare d'elles. Dans ce sens, croire à ses parents ne prend pas le sens de la croyance mais uniquement de la confiance et de l'amour qu'on leur porte. En revanche, croire en Dieu, c'est faire face aux êtres et réalités invisibles, dont l'assurance de leur présence n'est donnée que par la foi. Cela change toutes les données. S'il n'y a aucune évidence de ce (contenu) et de ceux (personnes divines) en qui je crois, je suis au moins certain de leurs véracités et de leur existence. C'est à cette perspective (religieuse) que le terme croyance et le verbe croire s'appliquent réellement puisqu'on passe de l'évidence objective à la certitude subjective. On n'a pas besoin de croire à ses parents puisqu'on a les preuves de leurs existences, de leur amour et de leur confiance. On les voit, on en fait quotidiennement l'expérience et par conséquent, on le sait.

Mais de Dieu, il n'y a aucune preuve, ni démonstration de son existence concrète comme de sa présence réelle mais on en a la certitude par la foi. Alors, on croit. La croyance de la foi ne s'attribue qu'aux êtres invisibles. Aussi comprenons-nous pourquoi la foi est de l'ordre de l'invisible. Heureux, disait encore Jésus aux apôtres et particulièrement à Thomas, *ceux qui croient sans avoir vu*. Voilà aussi pourquoi la foi n'est pas évidente, notamment parce qu'elle n'est pas naturelle, donc pas innée. On l'acquiert et on la nourrit. L'acquisition de la foi passe en premier lieu par le sacrement de baptême. Cependant, il faut avoir la grâce de naître dans une famille chrétienne où l'environnement spirituel est garanti pour être baptisé. Par le baptême, le célébrant, les parents et les parrains plantent dans le cœur du néophyte le germe de la foi. Voilà qui explique la place de la profession de foi des accompagnateurs au cours de la célébration de ce sacrement. En dernier lieu, elle (la foi) s'obtient par des rencontres parfois fortuites des témoins de la foi qui la suscitent en vous. Une fois plantée et acquise, la foi est appelée à grandir, à mûrir. Toute la question est de savoir comment ?

Approfondir la foi

Si, comme nous l'avons souligné ci-dessus, la foi s'acquiert, elle n'est pas non plus un acquis définitif parce qu'humainement, elle repose sur des bases très légères. Il suffit de se retrouver dans des situations existentielles très limites pour qu'elle disparaisse ou flotte. La foi appartient à l'ordre des convictions. Elle doit être nourrie, cultivée pour la rendre forte, inébranlable, indéradicable quels que soient les obstacles auxquels elle est confrontée. Ceux-ci se présentent sous différentes formes. L'incrédulité des autres peut la faire basculer et balloter. Les découvertes et le progrès de la technoscience, le manque d'assurance faisant planer le doute dans nos esprits, l'abondance des biens et le consumérisme, les épreuves existentielles de la vie courante, notamment la souffrance, les difficultés et différentes épreuves, la mort... s'érigent en obstacle à la foi. L'unique façon d'y résister, c'est de la nourrir. Il reste à savoir comment ? C'est ici qu'intervient la pratique inhérente à la foi, qui, comme souligné ci-dessus et je ne le dirais jamais assez, n'est pas innée mais est un don de Dieu.

La première nourriture de la foi, c'est la prière sous toute ses formes dont la principale est l'eucharistie. Principale parce qu'elle comporte l'écoute de la Parole et la communion aux espèces sacrées mais aussi la fraternité avec les membres de la communauté. Prier, c'est se ressourcer, s'abreuver à la source, rencontrer Dieu, entrer en intimité profonde et dialoguer avec LUI. Telle est la grâce que nous recevons dans la messe comme célébration eucharistique.

La deuxième nourriture, c'est l'approfondissement et le partage de la Parole de Dieu. La foi chrétienne, à la différence de la foi juive et musulmane, est d'abord une relation, une rencontre avec une Personne avant d'être un code des lois consigné dans un livre. Les chrétiens ont à faire avec un Dieu qui parle et qui écoute, qui entre en relation et rencontre ses partenaires. Il se dévoile à travers sa parole. Il est Lui-même sa parole. C'est à travers sa parole qu'Il nous adresse ses messages et sa volonté, qu'Il se dévoile et nous révèle ses desseins, son plan de salut et donc sa volonté. Écouter, méditer, approfondir et partager cette parole, c'est nourrir la foi, la rendre solide comme le roc. L'écoute, l'approfondissement et le partage hydratent nos coeurs desséchés par les envies et les soucis de notre monde. Combien de fois dans les écritures saintes, Dieu ne commence-t-il pas son message par : Écoute Israël ?

La troisième nourriture, c'est la réception et la fréquentation des sacrements. Ceux-ci constituent pour les croyants, le signe de la rencontre avec Dieu. A travers eux, les chrétiens reçoivent les grâces nécessaires pour vivre quotidiennement en communion profonde avec LUI. Les sacrements de l'initiation, à savoir le baptême, la confirmation et la communion, constituent pour moi un prérequis pour forger sa foi et, par ricochet sa vie chrétienne. Le sacrement de la réconciliation renoue les liens que nous brisons régulièrement avec Dieu par nos infidélités. Celui des malades reconforte les hommes malades dans leur foi pour qu'ils puissent traverser ces moments difficiles dans la paix.

La quatrième nourriture, c'est le témoignage de notre vie de foi dans nos milieux de vie. En effet, mus par la foi, unis à Dieu, éclairés et guidés par sa lumière, nous ne pouvons que rayonner en témoignant au monde l'amour, la justice, la compassion, la tendresse, la paix et la puissance amoureuse de notre Dieu. Ce témoignage parle plus aux incroyants que les verbiages inutiles, les discussions stériles que nous menons quelquefois avec eux. L'exemple de Job est très édifiant. Malgré les épreuves existentielles qu'il a traversées dans sa vie, allant des destructions de ses biens à la disparition des siens, il a tenu bon dans sa foi. Sa relation avec Dieu ne s'est pas pour autant altérée. Saint Paul ne s'était pas par hasard inspiré de lui pour dire que ni les tribulations, ni la mort ne peut nous séparer de l'amour de Dieu? Un autre exemple est celui des saints comme saint François d'Assise, Mère Thérésia et bien d'autres qui en relativisant les biens de ce monde ont impacté l'humanité en l'orientant vers la gratuité, la charité et la fraternité. Un des ingrédients de cette quatrième nourriture est, bien entendu, la charité, la fraternité, les relations d'amitié, d'entente avec les autres, l'organisation de la justice dans la société et la recherche de paix pour un mieux vivre ensemble.

En conclusion, nous pouvons arguer que pour tout croyant qui tient à sa foi, c'est-à-dire à sa relation avec Dieu, pratiquer la foi passe notamment par son entretien pour la maintenir toujours vive, profonde et imperturbable, robuste et tenace. De même qu'il est nécessaire de manger et de bien se nourrir pour vivre, de même il convient de donner à la foi une bonne santé pour la rendre efficace en nous. Cela passe par la pratique. Aussi, à la question de savoir s'il est possible de croire en Dieu sans pratiquer, la réponse est: tout dépend de ce que l'on veut. Il n'y a pas que les choses de ce monde qui nécessitent un entretien. Qui veut que sa maison, ses autos, ses habits, ses machines, son intelligence durent longtemps, soient

toujours performants, pour qu'il continue d'en bénéficier davantage, n'aura pas d'autres choix que de les entretenir. Il en est de même de la foi. Mais qu'entendent les croyants qui se déclarent comme tel sans recourir à la pratique ?

Croyants mais non pratiquants

Au regard de ce qui précède, nous pouvons affirmer qu'il est possible de croire sans pratiquer. La preuve, c'est qu'une catégorie des croyants se déclare non pratiquants, c'est-à-dire qu'elle sait et parfois croit que Dieu existe sans plus. Elle affiche une indifférence à l'égard **de la pratique consistant à nourrir la foi**. Cette attitude soulève naturellement une question pour les observateurs extérieurs par rapport à leur croyance en Dieu mais aussi à l'attitude qu'ils peuvent avoir à l'endroit de Dieu. Sans jugement de notre part, l'analyse critique nous amène à conclure qu'ils ne peuvent avoir qu'une foi superficielle et légère. Ils sont comme ces maçons qui construisent une maison sur du sable, c'est-à-dire sans fondation ou du moins sans une base solide pouvant les aider à se maintenir et à résister contre les intempéries. Pour preuve, il suffit d'un événement malheureux dans leur vie pour qu'ils soient déboussolés, voire se révoltent contre Dieu, s'éloignent ou se rapprochent de LUI. Dans le premier cas, celui de l'éloignement, ils l'auront déjà accompli sans qu'ils s'en fussent rendu compte, du moment où la relation verticale avec Dieu n'est pas approfondi et où Il ne constitue pas pour eux une source d'inspiration, une lumière. Savoir et croire que Dieu existe, ne suffit pas, ne constitue pas non plus le gage de son rapprochement de LUI. Dans le dernier cas, celui de rapprochement, ils envisagent alors Dieu comme une roue de secours à laquelle on recourt en cas de besoin.

La foi se célèbre, s'approfondit et se témoigne. De même qu'on ne peut avoir un cœur plein d'amour sans pouvoir aimer, de même qu'on ne peut prétendre avoir la foi sans la célébrer avec les autres, ni veiller à son approfondissement, ni en témoigner. De même qu'on ne peut être heureux, ni joyeux sans l'extérioriser ni la célébrer, de même, on ne peut avoir la foi sans se sentir impliquer, ni s'engager dans sa vie et dans le monde. La foi oblige intérieurement, donc spirituellement. La pratique de la foi, telle que nous venons de l'explicitier, en est une conséquence logique. Où se déploie alors la pratique de la foi ? Elle ne s'évolue que dans l'Église et dans la société.

L'Église: lieu de la pratique de la foi

Étant donnée la nature de la foi qui ne s'inscrit pas dans l'ordre de la science, ni de la philosophie, c'est-à-dire de la sagesse humaine, c'est l'Église, comme institution humaine qui s'en occupe. Toute son organisation, ses institutions, ses différents ministères et son personnel sont orientés vers la foi à faire acquérir et approfondir. Il y a même au Vatican deux dicastères destinés à veiller sur la foi: celui de la propagation de la foi et celui de l'évangélisation des peuples. Ils répondent ainsi à l'ordre de Jésus à ses apôtres d'aller dans toutes les nations, de faire des disciples et de baptiser en son nom. Sur ce point, vous pouvez vous documenter dans les actes du concile Vatican II, précisément dans la constitution *Lumen Gentium*, où la mission de l'Église, sa nature, son rapport avec le monde ont été clairement précisés. Toute la catéchèse, la pastorale, les activités de l'Église tant universelle que locale vont dans ce sens. Je n'irai pas jusqu'à emboîter les pas à saint Origène qui affirmait qu'en dehors de l'Église, point de salut mais je confirmerai qu'en dehors d'elle, l'approfondissement de la foi n'est pas totalement et mieux assuré. Telle est la mission de l'Église. Pour la réaliser,

elle se dote de personnes humaines et d'une superbe organisation qui visibilise sa présence dans le monde. C'est l'Église, en tant que mère des croyants, qui prépare les quatre sortes de nourritures décrites ci-dessus pour maintenir la foi en parfaite santé.

Cependant, la hiérarchie de l'Église n'est toujours pas en phase avec le monde, ne s'accorde pas souvent avec lui et prend parfois de positions qui ne satisfont pas l'esprit du monde. Aussi, pour cette raison principalement, beaucoup de personnes ne préfèrent-elles plus la fréquenter ni lui confier leur foi. Une autre catégorie qui se dit croyants mais non pratiquants ne partage plus certains contenus de la foi ou certaines interprétations officielles de l'Église et se résout à la désert. D'autres enfin sont déçus par le contre témoignage de la vie de certains membres de l'Église. Il ne suffit pas de prêcher mais de vivre aussi ce que l'on enseigne, d'en donner soi-même, en premier, le témoignage. Pratiquer la foi, c'est témoigner de ce que l'on croit. Or, on constate malheureusement un écart entre ce que l'on professe et ce que l'on vit. Combien de fois Jésus n'avait-il pas fustigé l'attitude des pharisiens, les traitant même d'hypocrites par manque de cohérence entre leur prédication et leur vie ? Ne pas témoigner pour les croyants, c'est livrer au monde un contre message et par voie de conséquence, pas pratiquer ni vivre sa foi. Le témoignage est l'

expression visible de la foi. Saint Jacques a été très clair à ce propos. Il est allé jusqu'à comparer la foi au lien entre le corps et l'âme. Sans âme, dira-il, le corps est mort, de même, sans oeuvre, la foi est morte. (Jc 2, 26) On provoque alors le scandale en destabilisant, déviant, désorientant les faibles. Se dire chrétien et ne pas témoigner, c'est ni plus, ni moins incompatible. C'est ainsi qu'on fait perdre à l'Église sa crédibilité auprès de ses fidèles et par conséquent, on porte atteinte à la pratique de la foi. Si l'on peut comprendre une telle aversion de quelques membres de l'Église à l'égard de la pratique de la foi, il y a lieu de nous convertir pour être lumière du monde et sel de la terre pour eux. (Mt 5, 13-16)

La société comme lieu de la pratique de la foi

La société demeure également le lieu privilégié de la pratique de la foi. Par société, j'entends le lieu commun de vie de chacun, les interactions interpersonnelles et les institutions. Étant appelés à être lumière du monde et sel de la terre, c'est dans la société que les croyants sont censés rayonner pour la transformer de l'intérieur. Si les croyants ne doivent pas adopter l'esprit du monde parce qu'il ne correspond pas toujours avec celui des écritures, néanmoins ils demeurent dans le monde. (Jn 17, 14) C'est là qu'ils sont invités à accomplir leur mission des baptisés. En réalité, ils sont conviés à donner à la société à travers leur présence et leur manière d'y être ce qu'ils ont reçu de l'Église. Les écritures ne demandent-elles pas à celui qui a reçu gratuitement, de donner aussi gratuitement ? (Mt10, 18) À celui qui a beaucoup reçu, elles exigeront aussi beaucoup. Il s'agit pour les croyants d'assumer le contenu de la foi, donc la Parole de Dieu pour le verser dans le monde, d'y imprégner de valeurs spirituelles et l'esprit évangélique. Quelle que soit la couleur politique adoptée par ses gouvernants, les sociétés en ont besoin comme référence, guide et lumière pour servir le bien commun. Le Concile Vatican II, dans sa constitution "Gaudium et Spes" , *L'Église dans le monde de ce temps*, a approfondi de fond en comble l'engagement des chrétiens dans le monde. Sa doctrine sociale y revient également. Si l'Église a été envisagée par le même concile comme peuple de Dieu, affirmant ainsi le rôle et la participation des laïcs dans les différentes activités pastorales, (voir les constitutions *Lumen Gentium* et *Ad Gentes*) le même concile a aussi situé la mission des laïcs dans le monde.

C'est ici où les croyants pratiquants et non pratiquants se rejoignent. Si ces derniers ne pratiquent pas dans l'Église, ils se vantent au moins de pratiquer dans la société. Ils sont aimables et disponibles, rendent service, pratiquent et luttent pour la justice, ont le cœur à la portée des mains. Parfois, ils excellent même dans la bonté, la générosité, la justice, la charité, la paix par rapport aux pratiquants. D'où la question fondamentale ou la réplique que peuvent adresser les croyants non-pratiquants aux pratiquants. Si la pratique dans la société, telle que décrite ci-dessus, participe également du témoignage de la foi, faut-il nécessairement recourir à la pratique dans l'Église pour manifester sa foi ? Être bon chrétien ne passe-t-il pas aussi par le témoignage de sa vie dans la société ? Pratiquer dans l'Église suffit-il pour se prévaloir de bonnes relations avec le Bon Dieu ?

Il convient de faire remarquer qu'en parlant de la pratique de la foi ou de son absence, nous nous intéressons aux croyants. Cependant, la pratique dans la société ne concerne pas que les croyants mais implique tout humain sensé, raisonnable. Les incroyants (ceux qui ne croient pas en Dieu) prétendent même que la société constitue leur domaine de prédilection. Ceux qui s'octroient le qualificatif de laïc, pensent que le domaine du séculier, celui du monde leur appartient en premier lieu et qu'il ne peut être mieux géré que selon les principes séculiers, fondés entièrement sur la raison humaine. Bon nombre de philosophes et sociologues ont enterriné cette position. Habermas, un philosophe allemand de grande renommée, a même estimé qu'une fois que la rationalité a atteint le niveau communicationnel où les membres d'une entité discutent de manière argumentative sur des normes devant réguler leur vivre ensemble pour aboutir à des consensus, la religion n'a plus de place dans leur société sinon dans la sphère privée où elle sert de consolation aux personnes qui y recourent. Marcel Gauchet dans son livre: *Le désenchantement du monde (1985)*, ayant analysé le long mouvement qui a conduit les sociétés modernes à s'émanciper de l'hétéronomie pour embrasser l'autonomie, affirme qu'actuellement, les hommes modernes traversent l'aire de la sortie de la religion dans leur société. C'est dire que la pratique, le témoignage du croyant pratiquant est relayé par les incroyants qui prennent en charge de manière autonome, sans recourir aux principes religieux, la gestion de leur société. D'où les questions suivantes : le rôle de la foi n'est-elle pas réduite au salut de l'âme dans l'au-delà? Avec l'évolution conséquente de la société, l'éclairage de la foi est-il encore indispensable? Enfin, si croyants et incroyants agissent dans la société, quelle est alors l'originalité de la pratique des croyants ?

Comme souligné ci-dessus, c'est dans le monde, dans la société où ils vivent que le témoignage des chrétiens est tant attendu. Les croyants accomplissent les activités du monde selon le principe et la finalité de chacune. S'ils exercent dans la politique, ils agiront comme les normes politiques l'exigent mais en s'inspirant, en se laissant éclairer par la lumière de la Parole de Dieu, en y imprégnant les valeurs évangéliques. L'action du croyant est motivée et mue par sa foi. Elle est orientée vers l'avènement du règne de Dieu. Les croyants sont censés instaurer le Royaume de Dieu sur terre. Cette option n'est pas du tout évidente vu les altérations, les embûches, les diverses tentations relevant de leurs propres envies mais aussi les pièges que leur tentent les adversaires. Sur ce chemin, ils rencontreront l'adversité du monde dont les principes vont souvent, si pas toujours, à l'encontre de ceux de Dieu. Mais, mus par la foi, ils ne capituleront pas devant eux. C'est en cela qu'ils se révéleront lumière du monde et sel de la terre. Dans la vie quotidienne, la pratique consiste à assumer et intérioriser les valeurs évangéliques comme la justice, la paix, la miséricorde, la tendresse, la compassion... . À la différence des autres, ils les assument en croyants et non en humain

parce que la motivation humaine a des limites alors que celle qui procède du divin est illimitée. L'humain peut bien tendre vers l'idéal et s'efforcer de l'atteindre mais il est freiné par sa finitude et ne va pas jusqu'au bout. Nous ne l'affirmerons jamais assez, sans la grâce de Dieu, ses bénédictions et son Esprit, l'humain ne parviendra pas au-delà du seuil de ses capacités, et ce, dans tous les domaines même dans celui de la charité. Être croyant invite à un dépassement continu de l'humain, donc de l'égo pour se hisser au niveau de Dieu et rayonner. Le croyant détient une force incompréhensible du point de vue humain pour réaliser ce qui est humainement impossible. Voilà pourquoi son amour est censé être radical et universel. L'amour et l'agir des croyants ne s'inscrivent pas dans la philanthropie mais dans un amour radical pouvant aller jusqu'à l'offrande de sa propre vie à l'instar du crucifié-ressuscité. Les limites de l'homme qui veut vivre de manière idéale les principes moraux comme spirituels lui exigent une ouverture à l'au-delà pour parvenir à ses fins. Même les philosophes, censés recourir uniquement à la raison humaine, sont arrivés à cette conclusion. J'en cite deux.

Le premier, c'est René Descartes (XVI^{ème} siècle), le grand rationaliste et le père de la modernité occidentale. Sa découverte de l'idée de Dieu part de l'impossibilité pour l'humain, fini, de disposer de l'idée claire, nette et distincte lui permettant d'établir la vérité des choses et de l'existence. Il s'était posé la question de savoir comment lui qui est fini, limité, lié à la contingence, ait pu être nettement, distinctement éclairé pour parvenir à des vérités irréfutables comme celle de son existence en tant qu'être pensant. De son point de vue, cette clairvoyance ne pouvait provenir que d'un être extérieur, parfait, situé en dehors de lui qui l'a inspiré, illuminé. Cet être ne peut être que Dieu. Le second, c'est Emmanuel Kant (XVIII^{ème} siècle) qui a donné une base rationnelle à la morale. Pour lui, tout homme sensé doit obéir aux impératifs catégoriques de la raison qui lui imposent moralement d'envisager l'humain non pas comme un moyen mais toujours comme la finalité de son acte, et d'agir toujours en érigeant la maxime de son acte en norme universelle. Cependant, comme son prédécesseur René Descartes, il s'est rendu compte que l'homme n'est pas que raison mais aussi volonté qui ne s'incline toujours pas vers les hautes valeurs mais naturellement vers les sensuels, les charnels. Aussi, avait-il postulé l'existence d'un Dieu qui contraindrait l'humain à s'astreindre au devoir de la raison.

C'est dire que l'autonomie à laquelle l'homme moderne recourt, ne peut être que partielle et non absolue, à moins de vouloir platir sa vie pour la limiter dans les horizons totalement humains. En revanche, celui qui entend donner un sens à sa vie ne pourra se contenter de perspectives entièrement horizontales sans une brèche à la verticalité. L'humain peut beau avoir des projets, se doter d'idéologies, voire de principes de vie. Cependant leur mise en pratique exige toujours un dépassement de soi-même voire de toute la collectivité. Ce dépassement qui plonge l'humain dans le domaine de la transcendance tant humaine relevant de la raison que divine, constitue la preuve de son incapacité de répondre positivement à ses propres aspirations au meilleur, au parfait. Seule l'ouverture à un absolu qui est Dieu pour les croyants est susceptible de les aider à dépasser un tant soit peu les limites de l'humain.

Conclusion

Nous nous sommes efforcé de montrer tout au long de ce parcours que croire et pratiquer participe d'un même processus. L'un ne va pas sans l'autre. Aussi, croire sans pratiquer, c'est quelque part tordre l'acte de foi. C'est lui qui en pâtit en subissant un coup quasiment mortel. La foi ne se vit pas de manière ponctuelle, ni saisonnière, à l'occasion de certains événements. La non pratique entrave non seulement la relation, censée être permanente, avec Dieu mais aussi l'idée tronquée que l'on en fait, s'orientant quasiment dans une perspective utilitariste où on n'y recourt qu'en cas de besoin. Pourtant, l'acte de croire requiert un degré élevé d'implication avec Dieu et l'Église demeure le lieu privilégié de son approfondissement. Même si, en tant qu'institution humaine, elle déçoit parfois ses membres par ses paroles, ses attitudes et ses positions, elle reste la mère nourricière de notre foi. Dans tous les cas, quand la foi est mûre, elle ne se laisse pas balotter par des attitudes humaines puisqu'elle porte sur Dieu et non sur ce qui relève des humains. Voilà une raison de plus pour l'approfondir davantage.

Cependant, la pratique ne consiste pas seulement à nourrir sa foi pour la rendre forte et inébranlable. Elle se présente aussi comme témoignage de notre vie de foi. Sous cet angle, croire implique le témoignage de foi. Il y a un lien étroit croire et témoigner et donc pratiquer. Or, de ce point de vue, il n'y a pas que l'Église qui en constitue l'endroit privilégié. La société en fait également partie. Elle se révèle être le point d'intersection entre croyants pratiquants ou pas et non croyants. Le témoignage des croyants pratiquants est une exigence de leur foi. Celui des non pratiquants rejoint quelque peu la motivation des non croyants. Il repose sur les impératifs de la raison, comme le dit Emmanuel Kant. La différence est que, suite à l'amour absolu de Dieu et à la radicalité de ses promesses, les croyants se prêtent à l'offrande de leur vie, donc à aller jusqu'au bout de leur engagement et à recevoir de Dieu une telle force sans laquelle leur implication est partielle. La question de savoir si une telle détermination n'est l'apanage que des croyants, demeure ouverte.

Toutefois, nous sommes persuadé que les convictions fortes sont susceptibles d'un engagement radical, allant jusqu'au prix fatal de la vie. Cependant, il n'est pas évident que tous les croyants, même ceux qui approfondissent leur foi, atteignent un degré si élevé de foi, comme celui qui avait caractérisé les 7 fils de Maccabées, morts tous martyrs pour avoir désobéi aux ordres du Roi qui les astreignait à violer une loi divine. Certes, aucune personne ne cherche la mort même pas les martyrs. Mais devant certaines valeurs, certains principes, la mort est préférable que leur abandon. C'est dans ce sens que nous comprenons les paroles de Jésus, reprises par les 4 évangélistes, à savoir : Qui veut sauver sa vie, la perdra et qui la perd à cause de moi, la sauvera.

Abbé Denis Kialuta